

L'ENTRETIEN INFINI

de MAURICE BLANCHOT

(1907 - 2003)

Maurice blanchot était à la fois romancier, critique littéraire et philosophe. Il a été influencé très positivement et principalement par Georges Bataille, Gilles Deleuze, Emmanuel Levinas, Jacques Derrida. Il s'est souvent mis en retrait et a choisi le silence pour dire plus de choses. Néanmoins, il

a fait partie du « manifeste des 121 » qui était contre la guerre d'Algérie.

Il reprit à son compte les mots de Derrida : « rejoindre en la nuit l'origine aveugle de l'œuvre » ou bien ce que disait Valéry : « le penseur est en cage, et se meut indéfiniment entre quatre mots. »

Et puis il écrivait dans un autre livre : *L'écriture du désastre* : « Ecrire peut avoir au moins un sens : user les erreurs, parler les propage, les dissémine en faisant croire à une vérité. »

Ce livre : « *L'Entretien infini* » rassemble des textes écrits pour la plupart de 1953 à 1965. Dans la postface de ce livre, Blanchot nous indique : « Cette indication de dates explique pourquoi je puis les tenir pour déjà posthumes, c'est-à-dire les regarder comme presque anonymes ; donc appartenant à tous, et même écrits et toujours écrits, non par un seul, mais par plusieurs, tous ceux à qui il revient de maintenir et de prolonger l'exigence à laquelle je crois que ces textes, avec une obstination qui aujourd'hui m'étonne, n'ont cessé de chercher à répondre jusqu'à l'absence de « livre » qu'ils désignent en vain. »

A. LA PAROLE PLURIELLE (parole d'écriture)

I. LA PENSÉE ET L'EXIGENCE DE DISCONTINUITÉ

L'interruption comme sens et la rupture comme forme. Tout commence par un vide initial. Puis intrusion de la totalité du réel et de l'imaginaire ; l'écriture automatique est la continuité absolue de ce qui est par l'aléa et le jeu.

Il faut voir dans la discontinuité un signe du malheur de l'entendement, une marque de notre finitude. Il y a une puissance d'infini qui élève l'infinité au-dessus du continu.

L'indéterminé se réserve dans la détermination de la question : la parole qui questionne affirme qu'elle n'est qu'une partie - (la question est le désir de la pensée).

La dialectique, mouvement circulaire, est un mouvement dans fin.

L'homme, comme sphinx, peut devenir la part dangereuse, inhumaine.

Œdipe ignore l'homme comme question profonde, il se crèvera les yeux pour réconcilier clarté et obscurité. Jocaste désigne en Œdipe l'appartenance à la parole – limite.

Parole essentielle du détour : la poésie, parole où tourne le temps.

La question la plus profonde serait-elle celle qui échappe à la référence de l'un ?

Trouver, c'est tourner, faire le tour, aller autour.

Trouver un chant, c'est tourner le mouvement mélodique. Errer, c'est tourner et retourner, s'abandonner à la magie du détour. Errer, c'est aller hors de la rencontre.

L'écriture serait le recourbement de la réflexion. La vue est paysanne, fichée en terre. La parole est folie, passe outre à toute limite, elle désoriente. Parler, c'est puiser au fond de la parole, l'oubli qui est l'inépuisable, d'où une parole inquiétante. Dans la fascination, nous sommes peut-être hors du visible / invisible.

Une citation du poète Hölderlin : « *Tout est rythme, le destin tout entier de l'homme est un seul rythme céleste, de même que l'œuvre d'art est un unique rythme.* »

Héraclite : la parole sacrée n'expose, ni ne se cache, mais indique.

Qui veut avancer doit se détourner.

Beckett de son côté dans « *Malone meurt* » : « *Vivre est errer seul vivant
au fond d'un instant sans bornes
où la lumière ne varie pas ;* »

On veut instaurer un règne sûr, où le néant ne saurait s'infiltrer. Mais il y a un mensonge.

La poésie doit nous apprendre à réaffirmer un espoir plus profond ; voir Yves Bonnefoy, le poète, dans son livre : « *L'improbable* ». Le langage agencé pour révéler, non ce qui disparaît, mais ce qui toujours subsiste. Bonnefoy cherche à ressaisir l'acte de la présence, le vrai lieu, où se rassemble ce qui est. Le langage parle aussi de ce néant qui dissout toute chose. Comment ressaisir cette présence antérieure, quelque chose était là qui n'est plus.

Le sacré : Baudelaire, Char, c'est la réalité de la présence immédiate. « *Cette vie simple à fleur de terre* » (Char). Claude Vigée, poète de l'exil, cherche aussi à dire la réalité de la présence :

« Toute poésie n'est au fond, qu'un signe de reconnaissance à ce qui est. »

Deux voies : la parole dialectique qui refuse l'immédiat / et une vision d'ouverture « le plus haut » selon Hölderlin, et il ajoute : « *Que le sacré soit ma parole* ».

Char à son tour : « *Le poème est l'amour réalisé du désir demeuré désir* ».

Bonnefoy prend le parti du sensible, se dressant contre la clarté du concept. C'est à la poésie de fonder un nouvel espoir.

Quant au mouvement dialectique, il dépasse, en fait il y a réduction, reddition : il faut que l'inconnu se rende au connu.

L'impossible est là, pour laisser s'annoncer la pensée selon une autre mesure. Comment découvrir l'obscur ?

Le présent de la souffrance est l'abîme du présent, c'est un temps sans projet. C'est l'incessant : dispersion du présent qui ne passe pas, ne se fixe jamais, nul passé et nul avenir. Fini le « *Aufheben* » de Hegel, ce qui rassemble en dépassant. C'est désormais l'expérience de ce qui ne se laisse pas soustraire. (Tenir fortement ce Protée). Simone Weil : « *La vie humaine est impossible, mais le malheur seul le fait sentir.* »

L'autre parole échappe au pouvoir.

La poésie a un rapport avec l'obscur et l'inconnu.. Le possible, comme si on pouvait l'atteindre ?

Georges Bataille dit bien : « *Un philosophe jadis était un homme qui s'étonne, aujourd'hui, c'est un homme qui a peur.* » Donc il faudrait se mettre en jeu dans l'ébranlement qu'est la peur.

Ludwig Haig en parlant de Nietzsche : « *Il dansait, sautillait, avec la phrase de Zarathoustra, il parlait en marchant.* »

Emmanuel Levinas dans son livre « *Totalité et Infini* » parle d'accueillir l'idée de l'Autre. Autrui, c'est le tout autre. Faire l'accueil selon un désir désintéressé (rapport à l'impossible). Autrui, ce serait le Très-Haut : Levinas donne le nom de visage à cette épiphanie d'Autrui. Le visage dépend de mon pouvoir de regarder : il me déborde. Devant ce visage, dit Levinas, impossibilité de tuer. La philosophie première, c'est l'éthique, l'obligation envers Autrui. L'expérience du visage, c'est présence de l'extériorité. Autrui, c'est le dehors qui parle. Il y a un rapport, c'est le langage. Autrui n'est pas sur le même plan que moi, je ne peux l'atteindre et le réduire.. Pas de pouvoir. Le centre de gravité du langage : « *Parler détourne de tout visible et de tout invisible.* » Parler libère la pensée de l'exigence optique.

Autrui reste un mystère, l'inconnu : il peut m'apprendre ce qu'est l'homme et l'infini qui me vient de l'homme. Arracher les hommes à la juridiction de l'histoire. Approche de l'eschatologie prophétique.

II TENIR PAROLE

Autrui est pour moi la présence de l'infini. Orphée/ Eurydice : étrangeté de l'extrême lointain qu'est Autrui. Orphée se retourne, son regard porte la mort. La parole ou la mort, pas d'autre choix. Ce qui peut donner aussi Caïn et Abel (cette transcendance d'Autrui).

Caïn se veut homme de pouvoir. Abel, mouvement par lequel l'infini vient à moi (ici n'est pas accueilli). La parole met à nu la présence, expose celle-ci à la violence. La parole fonde l'alternative. Ce qui m'est présence alors que j'en suis séparé, c'est une présence abrupte, dans l'abord infini du détour. La parole affirme l'abîme entre « moi et autrui ». Sans cet abîme, pas de parole ; Autrui vient en présence dans sa vérité inaccessible et étrangère.

La parole : rapport sans commune mesure d'autrui à moi (expérience non dialectique de la parole), c'est-à-dire sans identification, parole qui échappe à la certitude en ce qu'elle dit, plus qu'elle ne dit et plus que tout dire.

Parole sans concordance : discontinuité de toute relation. La relation dialectique, elle, refuse cette inégalité (chacun doit se reconnaître dans l'autre).

Les deux positions :

1/ Tout doit être inclus, parole de pouvoir, d'affrontement, afin de réduire tout opposé.

2/ L'autre qui s'exclut, ne disant que la distance infinie de L'Autre qui échappe à tout pouvoir.

C'est la parole sans pouvoir ; c'est **tenir** parole.

III SOYONS CLAIRS : RAPPORT DU TROISIÈME GENRE (homme sans horizon)

1 / La loi du même : l'homme veut l'unité (affirmation de l'ensemble comme seule vérité).

2 / Unité immédiatement obtenue, le moi et l'Autre se perdent l'un dans l'autre : fusion, extase.

3/ Quand on ne tend pas à l'unité : vers quoi allons-nous ? La présence de l'Autre ne nous renvoie pas à nous-même ; rapport multiple toujours en déplacement. Avec un espace de résonance et de condensation. Attirer tout « je » à sortir de son lieu. Le règne de la liberté se substituerait à celui de la nécessité, mais alors combien de sang, de sueur et de larmes ?

Le troisième rapport : étrangeté, vu comme une interruption.

L'homme est ce qu'il y a de plus éloigné de l'homme : la véritable extériorité, c'est l'homme excentré.

L'Autre ne tombe pas sous mon horizon, il est lui-même sans horizon. Il est ce qui vient à moi comme parole : la parole est le rapport de ce qui est séparé, un intervalle ni être ni non-être et qui porte la différence de la parole.

Qui est Autrui ? Autrui n'est pas un certain type d'homme. Notre langage substantifie tout ce qui fait de moi l'autre de l'autre. L'Autre—présence de l'homme en ceci même qui celui-ci manque toujours à sa présence.

Un « je » sans moi s'annonce par l'écriture, la marque en l'Autre.

La parole qui me rapporte à lui mesure cette « distance démesurée » qu'est le mouvement infini de mourir, et moi je parle au lieu de mourir. C'est le langage, l'expérience du langage, l'écriture, qui nous conduit à pressentir un rapport tout autre. Ne nous parle-t-elle pas comme l'énigme de toute parole ?

L'acte littéraire, c'est la possibilité de dire qui dirait sans dire l'être et sans non plus le dénier.

Du point A au point B, distance présente une courbure dont l'irrégularité va jusqu'à la discontinuité. Levinas parle de la courbure d'espace, d'une relation humaine (L'Autre en son infinie distance).

Je fais l'épreuve de l'Autre, comme de l'homme en son étrangeté dans un rapport d'inaccessibilité à l'Autre.

IV L'INTERRUPTION

Elle permet de constituer la parole monologue du dictateur qui l'impose aux autres.

Mais l'interruption permet aussi l'échange, elle est nécessaire. Le discours devient dialogue, dis-cours, l'inconnu dans son infinie distance. Changement comparable à celui qu'on fit de la géométrie d'Euclide en la remplaçant par celle de Riemann : cesser de penser en vue de l'unité, faire des relations de paroles un champ dissymétrique que régit la discontinuité, donner la parole à l'intermittence, sans référence à l'unité.

V UNE PAROLE ÉTRANGE

Parler c'est mettre dans son jeu une duplicité essentielle : ambiguïté, indécision, du oui et du non. Le dialogue doit aider à partager cette dualité. Mais le dialogue est insuffisant. Toute parole est réductrice, porteuse de violence. Accueillir l'Autre comme étranger, et cesser de penser en vue de l'unité.

VI L'EXPÉRIENCE LIMITE

La pensée est appelée par la discontinuité de l'écriture, des textes brisés (autre manière de dire, exemple d'Héraclite, l'énigmatique, une parole chargée de plus de secrets).

Pour l'obscurité du langage, et la clarté des choses, ce sont les mêmes dans une configuration différente (vivre la mort, mourir la vie : fragment 85).

Chaque phrase est un cosmos, chaque formule unique est souvent à double sens, entre les contraires qu'elle éprouve. Le va et vient des mots aux choses, le savoir de ce qui est double, Héraclite y veille, Le fleuve n'est jamais le même.

L'homme antique égalise le pour et le contre, attendant que le ciel fasse pencher la balance.

Le suppliant, c'est celui qui vient d'ailleurs, il dérange l'homme au foyer.

Zeus, le maître des voix, l'alternative, la pensée de la mort, la pensée TRAGIQUE.

Pascal parle du divertissement, de l'irréalité de notre vie. Chez lui, pas de rationalisme cartésien.

Car le cogito cartésien, c'est le pouvoir de commencer.

Alors que Pascal insiste sur la confusion divertissante de vagues instants. Il nous place face à cette anarchie de clair-obscur. Il voit l'homme comme une insoutenable rencontre d'extrême grandeur et d'extrême misère. Les équivoques sont pourtant destinées à nous rendre la vie possible.

L'homme tragique ne devient-il pas l'homme spirituel ? Avec le sentiment de la rencontre heurtée de l'être et du néant.

Pascal : travailler pour l'incertain, nous en rendre conscient.

Toute la morale consiste à veiller sur l'indécision de l'être.

Pascal : « Dieu a donné une marque de soi visible à ceux qui le cherchent. »

VII L'AFFIRMATION (le désir, le malheur)

Simone Weil a accueilli en elle l'opposition nécessaire des pensées (à 29 ans). Elle a connu l'expérience mystique par une conversion invisible et secrète dans un mouvement d'affirmation qui unit pensée, volonté et vérité. Elle forme une sorte de pari de Pascal :

« *Les choses d'ici-bas sont de faux biens* ». C'est grâce à Platon qu'elle a trouvé le Bien (au-dessus de l'être, disait Platon). Il y a chez elle un rapport de nécessité entre le désir et le Bien.

L'amour infini dépose en nous une petite graine (si nous gardons une possibilité d'aimer).

Il y a en nous une division entre nature et surnature. Elle a éprouvé dans la vie le désir et la douleur. Dieu s'est absenté et vidé de son obscurité pour que le monde soit (son abandon, c'est sa façon à lui de nous caresser). L'exil est à prendre à notre charge pour restaurer l'unité.

Le malheur est une énigme, de même essence que la souffrance. Le malheur est la vie rendue étrangère ; exemple de Robert Antelme et l'expérience des camps :

« *L'horreur y est obscurité un manque absolu de repère. Solitude, anéantissement lent.* »

Simone Weil : la pensée doit être pensée à partir de cette bassesse du malheur. Le langage est le lieu de l'attention.

Il accueille ce qui échappe à l'attention.

VIII : L'INDESTRUCTIBLE

1 / Etre Juif : le juif est malaise et malheur.

D'après Rosenzweig, chaque juif est le juif de tout homme.

Heinrich Heine (le poète) : être juif était un malheur.

Pourquoi on lui refuse le droit à la différence ?

Le juif est l'homme des origines.

À la fois en exil et dans le royaume, à la fois installé et vagabond.

Cette errance, rapport nouveau avec le « vrai » ? Comme si l'état sédentaire était le plus juste. L'exode, l'exil indiquent un rapport positif avec l'extériorité ' même référence au dehors que porte le mot existence).

Révélation de la parole comme du lieu : se tenir en rapport avec l'infini.

La parole traverse l'abîme.

Parler inaugure une relation originale. Parler à quelqu'un, c'est le reconnaître. Parler, chercher la source du sens dans le préfixe de l'exil, exode, existence, extériorité, étrangeté.

Qui rencontre Autrui se rapporte à lui, soit par la violence, soit par le don de la parole en son accueil.

Levinas : ce rapport avec la différence dont le visage humain nous apporte la révélation.

Déjà Freud avait vu qu'il existe une part ininterprétable dans chaque rêve, ce qui renvoie à un trait fondamental de la culture juive, mitonnée dans le creuset d'une religion qui a créé son Créateur pour mieux le congédier et s'adonner librement à une philosophie nourrie de questions sans réponse.

2/ L'espèce humaine

L'homme est indestructible qui peut être détruit (Robert Antelme).

Ne pas entrer dans le jeu de la violence adverse, préserver la vraie parole que nul pouvoir ne peut atteindre. « *Le sentiment d'appartenance à l'espèce* » dit R. Antelme.

« *Vivre*, dit encore R. Antelme, *c'est alors tout le sacré.* » Un rapport nu à l'existence nue.

Moi, l'absolument Autre dont la présence met en question le pouvoir du Puissant.

À suivre...

IX RÉFLEXIONS SUR LE NIHILISME

1/ Nietzsche aujourd'hui

2 / Le nihilisme

3 / Nietzsche et l'écriture fragmentaire :

X RÉFLEXIONS SUR L'ENFER

XI L'OUBLI, LA DÉRAISON

B. PARLER ET PENSER

1 / L'affirmation de la passion et de la pensée négative

2/ Le jeu de la pensée

3 / L'insurrection, la folie d'écrire :

4 / La parole analytique

5 / La parole quotidienne

C. L'athéisme et l'écriture / L'humanisme et le cri

1 / L'humanisme : mythe théologique

2 / Le « fini » objet évanouissant

3 / L'absent des sciences humaine

- 4 / Toujours la lumière, le sens :
- 5 / Comment l'athéisme est-il possible ?
- 6 / l'ordre et l'Ordre
- 7 / L'ultime réserve : l'Un
- 8 / Écrire :
- 9 / De l'écrit à la voix
- 10 / La voix et non la parole
- 11 / L'entrelacs lacunaire (le nuage d'intermittence)
- 12 / La coupure : l'écriture hors langage.
- 13 / Le cri, le murmure
- 14 / Sur un changement d'époque : l'exigence du retour.

D. L'ÉCRITURE DE L'ABSENCE

(Le neutre, le fragmentaire)

- 1 / La cruelle raison poétique (rapace besoin d'envol)
- 2 / René Char et la pensée du neutre
- 3 / Parole de fragment
- 4 / Oublieuse mémoire
- 5 / Vaste comme la nuit
- 6 / Les paroles doivent cheminer longtemps
- 7 / Le problème de Wittgenstein
- 8 / A rose is a rose...
- 9 / Ars Nova
- 10 / L'Athenaeum
- 11 / L'effet d'étrangeté
- 12 / La fin du héros
- 13 / La voix narrative (le « il », le neutre)
- 14 / Le pont de bois (la répétition, le neutre)
- 15 / La littérature encore une fois
- 16 / Le demain joueur
- 17 / L'absence de livre

NOTES :

« Écrire, c'est entrer dans la solitude où menace la fascination. C'est se livrer au risque de l'absence de temps, où règne le recommencement éternel. C'est passer du Je au Il, de sorte que ce qui m'arrive n'arrive à personne, est anonyme par le fait que cela me concerne, se répète dans un éparpillement éternel. »

— L'Espace littéraire, p. 31

« Thomas demeura à lire dans sa chambre. Il était assis, les mains jointes au-dessus de son front, les pouces appuyés contre la racine de ses cheveux, si absorbé qu'il ne faisait pas un mouvement lorsqu'on ouvrait la porte. ceux qui entraient, voyant son livre toujours ouvert aux mêmes pages, pensaient qu'il feignait de lire. Il lisait. Il lisait avec une attention et une minutie insurpassables. Il était, auprès de chaque signe, dans la situation où se trouve le mâle quand la mante religieuse va le dévorer. L'un et l'autre se regardaient. Les mots, issus d'un livre qui prenait une puissance mortelle, exerçaient sur le regard qui les touchait un attrait doux et paisible. chacun d'eux, comme un œil à demi fermé, laissait entrer le regard trop vif qu'en d'autres circonstances il n'eût pas souffert [...] Il se voyait avec plaisir dans cet œil qui le voyait. Son plaisir même devint très grand. Il devint si grand, si impitoyable qu'il le subit avec une sorte d'effroi et que, s'étant dressé, moment insupportable, sans recevoir de son interlocuteur un signe complice, il aperçut toute l'étrangeté qu'il y avait à être observé par un mot comme par un être vivant, et non seulement un mot, mais tous les mots qui se trouvaient dans ce mot, par tous ceux qui l'accompagnaient et qui à leur tour contenaient eux-mêmes d'autres mots, comme une suite d'anges s'ouvrant à l'infini jusqu'à l'œil absolu. D'un texte aussi bien défendu, loin de s'écarter, il mit toute sa force à vouloir se saisir, refusant obstinément de retirer son regard, croyant être encore un lecteur profond, quand déjà les mots s'emparaient de lui et commençaient de le lire. »

Thomas l'obscur. — (pp. 27-28)

"Il saura peu à peu montrer combien la littérature, si proche de la philosophie mais au contraire, dévastatrice, donne corps à la pensée de la mort si bien que, à terme, mort et pensée même ne sont qu'une seule et même chose..." (ainsi débute *Le Pas au-delà*).

« Écrire, c'est ne plus mettre au futur la mort toujours déjà passée, mais accepter de la subir sans la rendre présente et sans se rendre présent à elle, savoir qu'elle a eu lieu, bien qu'elle n'ait pas été éprouvée, et la reconnaître dans l'oubli qu'elle laisse et dont les traces qui s'effacent appellent à s'excepter de l'ordre cosmique, là où le désastre rend le réel impossible et le désir indésirable. »

— *L'Écriture du désastre*, p. 108-109

« Mais l'un des traits du neutre [...], c'est, se déroband à l'affirmation comme à la négation, de recéler, encore, sans la présenter, la pointe d'une question ou d'un questionnement, sous la forme, non d'une réponse, mais d'un retrait à l'égard de tout ce qui viendrait, en cette réponse, répondre. »

— *L'Entretien infini*, p. 450

Le recours au neutre, qui est l'anonyme du fragment...